

## LE GUIDE SPIRITUEL

Quand Dieu veut s'emparer d'un cœur, il y fait naître je ne sais quel dégoût des créatures que rien ne peut surmonter : alors on se sent attiré, comme Jean, dans le désert ; on s'enfonce, comme Elie, dans la solitude, pour s'y désaltérer aux eaux du torrent.

Combattez, domptez vos vices ; soyez sans cesse en garde contre la dépravation de la nature, contre l'animosité, contre les voluptés de la chair, contre les attraites de la sensualité.

Comprenez bien ce que je dis. Si, vous complaisant en vous-mêmes, vous laissez l'orgueil, la présomption, la vaine gloire dominer sur votre raison ; si vous osez suivre avec hardiesse votre propre sens, et mépriser ce qui est humble et simple, vous n'êtes pas un serviteur de Jésus-Christ.

Si vous ne repoussez pas de toutes vos forces tous les mouvements d'envie, de haine, d'amertume, d'indignation ; si vous n'étouffez pas avec soin les soupçons téméraires, les plaintes puériles, les murmures coupables, vous n'êtes pas un serviteur de Jésus-Christ.

La vertu se perfectionne dans l'infirmité.

Ne vous troublez pas, si tout ce que vous lisez ou entendez ne peut se fixer dans votre mémoire ; car, de même qu'un vase pur, souvent arrosé d'eau, demeure exempt de souillures, quoique l'eau s'écoule à l'instant même qu'on l'y jette, ainsi la parole du salut, en passant à travers l'âme benévole, la purifie et la rend agréable au Seigneur. Ce qui vous importe véritablement, ce n'est pas de retenir des mots, mais de vous approprier la substance de la doctrine ; c'est-à-dire, de conserver, par le moyen de la doctrine, la pureté intérieure, et une volonté toujours prête à accomplir les préceptes divins.

Rapportez à vous seul ce qui se dit contre les vices ; car il vous serait dangereux d'en faire à autrui l'application sans nécessité. Ces jugements téméraires portent le désordre et le trouble dans la conscience.

Si on le dit terrible, ce n'est pas qu'il soit tel en lui-même ; il n'est terrible que pour ceux qui, abusant de sa patience, diffèrent de se repentir ; pour ceux dont il repousse et punit les crimes, les crimes infâmes et odieux, qui offensent sa bonté très douce et très pure. Ne sois point consterné de ton imperfection ; car ton Dieu en te méprise pas, parce que tu es imparfaite et infirme ; mais il t'aime, parce que tu aspires et travailles à cesser de l'être.

Qu'il attende patiemment la mesure de grâce qui lui est accordée, et qu'il se souvienne qu'il parviendra bien plus heureusement et bien plus vite, avec bien plus de sûreté et de facilité, au dernier degré de la contemplation, c'est-à-dire à l'intelligence de la théologie mystique, en se laissant, pour ainsi dire, entraîner par la seule grâce de Dieu, qu'en se consumant de travail pour y arriver de lui-même. Qu'en tout il garde donc la discrétion et la mesure convenable, de peur que l'excès même de ses désirs ne mette obstacle à leur accomplissement.

On aura remarqué sans doute combien de fois l'auteur revient sur ce précepte, le plus important peut-être, comme le plus difficile à pratiquer, de tous les préceptes de la vie spirituelle. « Allez », dit Jésus-Christ au jeune homme qui lui demandait par quels moyens il pourrait arriver à la perfection ; « allez, vendez tous vos biens, donnez-en le produit aux pauvres, venez ensuite et suivez-moi. Or, ajoute l'Evangile, ce jeune homme ayant entendu ces paroles, s'en alla plein de tristesse, parce qu'il possédait de grands biens ». Tout homme est ce jeune homme : tout homme, même le plus pieux, est attaché aux créatures par mille liens secrets dont il ne sent la force que lorsqu'il essaie de les briser ; mais surtout il tient à lui-même par un indestructible amour-propre, qui, toujours combattu, se reproduit toujours, qui se mêle à toutes ses actions, même les plus saintes, qui ternit toutes ses pensées, même les plus pures. Ce sont là les grands biens auxquels il est si difficile de renoncer : ils sont tellement unis à notre propre substance, que nous ne saurions nous en séparer sans déchirement : l'âme blessée dans son fond le plus intime, frémit et se resserre en elle-même ; et cependant il n'est point d'alternative : il faut opérer ce retranchement, ou être soi-même retranché des disciples de Jésus-Christ. Le salut est à ce prix ; ce qui faisait dire aux apôtres : « qui donc sera sauvé ? » mais alors ils n'avaient pas encore reçu l'esprit ; ils ne connaissaient pas la puissance de la grâce : et c'est à ceux, qui, même aujourd'hui, se défient de sa puissance, que Jésus-Christ répond comme aux apôtres : « ce sacrifice est impossible à l'homme, mais tout est possible à Dieu ».

Mais toujours il se souviendra qu'il ne pourra jamais s'occuper entièrement de Dieu, que lorsque son cœur sera parfaitement libre et détaché de tout ce qui n'est pas Dieu.

Cependant, de même qu'il faut souvent refuser à la chair ce qu'elle désire SANS RAISON, il faut, en certaines occasions, la forcer de prendre ce qui lui répugne ; car quelquefois elle se dégoûte du peu même qui est nécessaire à la nature.

Que votre démarche, principalement dans l'église, ne soit ni trop précipitée, ni trop vive ; à moins que quelque motif pressant ne vous oblige de vous hâter : que, hors de l'église, elle ne soit pas non plus trop lente, mais qu'on y remarque un religieux mélange de MODESTIE et de DIGNITÉ. Composez en tous lieux votre extérieur avec une noble décence.

Efforcez-vous de dégager votre esprit des pensées inquiètes, et du tumulte (bruit) des objets sensibles, pour le diriger vers Dieu, ou les choses de Dieu, comme Marie. Marthe, animée par une volonté droite, mais distraite par les œuvres extérieures, et agitée par une foule de pensées et de soins divers ; Marthe, sans être difforme, n'est pas cependant encore assez belle. Mais Marie, instruite de bonne heure à se dérober à la multitude des pensées inconstantes et légères ; Marie, occupée d'un objet unique, et avec un cœur toujours paisible, brûlant de s'unir au souverain bien, est d'une beauté bien plus parfaite.

Dans vos occupations extérieures, ne vous contentez donc pas de la droiture d'intention et de l'innocence de Marthe ; mais aimez encore à être simple et serein comme Marie.

Et c'est en cela même que Dieu fait principalement éclater sa prévoyante tendresse. L'homme a besoin d'être humilié, humilié à tous les instants, parce qu'à tous les instants, il y a en lui je ne sais quoi de rebelle qui aspire à s'élever sans mesure comme sans raison. Il faut qu'il sente sa faiblesse pour ne pas s'enorgueillir de sa force. Toujours extrême et jamais à sa place, s'il ne rampe dans la boue, il se perd dans les cieux. Étrange condition, où la vertu même devient un piège ; où les chutes sont un remède et presque un bonheur. Qu'arriverait-il si Dieu eut permis que nous fussions parfaitement purs ici-bas ? incapables de porter le poids d'une telle perfection, nous nous abandonnerions à l'orgueil. Et si, d'une autre part, il ne nous eut montré cette perfection en espérance, que nous resterait-il que le désespoir ? orgueil, désespoir, voilà donc les deux grands écueils de la vie humaine. O puissance admirable de la grâce, qui seule balance et soutient l'homme entre ces deux abîmes !

Voulez-vous apprendre en peu de mots ce que c'est que la mortification complète de vous-même ? voulez-vous que je vous enseigne cette voie sûre et abrégée ? je vous l'enseignerai : écoutez donc. Dépouillez toute propriété. Vous demandez ce que j'entends par là ? dépouillez toute recherche, toute volonté propre ; dépouillez le vieil homme tout entier.

Mais afin de me faire mieux comprendre, je m'étendrai un peu davantage. Détachez-vous de tous les biens du monde ; soyez pauvre. Et comment pauvre ? pauvre de toutes choses, mais surtout pauvre de tout attachement, de toute passion, pauvre d'esprit. Si vous désirez, si vous aimez encore quelque chose d'un amour de propriété et de sensualité, si vous vous cherchez encore en quelque chose, vous n'êtes pas volontairement, vous n'êtes pas vraiment pauvre ; vous ne pouvez pas encore dire à

Dieu, avec saint Pierre : VOILÀ QUE NOUS AVONS TOUT QUITTÉ POUR VOUS SUIVRE. Brisez donc vos liens, quittez tout, dépouillez-vous de tout. Arrachez de votre cœur tout ce qui n'est pas Dieu : que Dieu seul y règne et le remplisse ; de sorte que, heureux ou malheureux, vous ne ressentiez plus ni joies insensées, ni tristesses excessive ; et que, soit que vous receviez ce que vous ne possédiez pas, soit que vous perdiez ce que vous possédiez déjà, votre âme demeure inébranlable et tranquille.

Renoncez, dis-je, entièrement à toutes les choses sensibles, et à vous-même, à cause de Dieu. Et c'est comme si je disais : réprimez en vous la force de la concupiscence, de la délectation, de la colère, de l'indignation ; en tout, dans l'adversité comme dans la prospérité, résignez-vous à la volonté divine, sans répugnance et sans effort.

Voilà cette voie abrégée, cette mortification complète, qui n'est qu'un complet abandon de toute propriété, un entier anéantissement de soi-même ; car, certes, l'humilité parfaite est elle-même la voie qui conduit sans détours au sommet de la perfection : et ce sommet, c'est la parfaite charité, ou la pureté parfaite.

Et comment dites-vous, connaîtrais-je que j'y suis parvenu ? Je vous le dirai. Si vous demeurez assidûment dans le silence du cœur, comme dans un port tranquille ; et que, dégagé de tout soin terrestre, de toute affection déréglée, libre de toute inquiétude et du souvenir importun des choses d'ici-bas, votre âme s'élève tendrement vers Dieu, s'incline et se repose sur son sein ; de sorte que votre mémoire, votre intelligence, votre volonté, en un mot, tout votre être soit heureusement uni à Dieu ; alors vous avez atteint le sommet de la perfection ; car la perfection n'est que cela même.

O l'admirable philosophie ! o la haute et sublime théologie, que cette divine doctrine d'abnégation et d'amour ! heureux, mille fois heureux, si, en entrant dans votre oreille, elle passe et descend jusqu'au cœur ; et si, enflammé du désir de la mortification, vous mettez la cognée à la racine de l'arbre. Or cet arbre, c'est la propriété dont je parlais tout-à-l'heure ; et cette cognée, c'est la ferveur spirituelle et les exercices intérieurs ; mais surtout la méditation assidue de la Passions de Notre Seigneur, les fréquentes aspirations vers Dieu, l'obéissance, la sobriété : voilà la véritable cognée, cognée tranchante, cognée de bénédiction, source de tous biens et de toute pureté, cognée ornée de perles et toute brillante d'or. Mais l'arbre qu'elle doit renverser est un arbre maudit, un arbre chargé de fruits amers, un arbre qui produit et nourrit tous les crimes et tous les maux, un arbre qui répand au loin une obscurité profonde et des ténèbres de mort. Cet arbre est en vous, comme dans tous les hommes ; il est en vous, et aussi longtemps qu'il y sera, il n'y aura point en vous de lumière pure. Si donc vous voulez être plus vivement éclairé par l'éclatante splendeur du soleil de justice, coupez cet arbre, et rejetez-le loin de vous ; mais il est très épais et très dur : vous ne l'abattrai pas des premiers coups, ni le premier jour, ni peut-être la première année, ni peut-être dans un temps beaucoup plus long encore ; il faut de la patience et de la persévérance.